

rejoint. Et depuis cette époque, ils ne s'étaient pas quittés, se partageant les durs travaux de la station. Mortefert s'occupait plus particulièrement des cultures, pendant que M. de Kérunion, cavalier consommé, veillait à l'élevage, toujours à cheval, hardi, infatigable, par monts et par vaux. N'ayant plus de famille en France, ils vivaient heureux.

Ces stations de colons, perdus dans la brousse, sont si éloignées de tout point central, si dénuées de voies et moyens de communication, qu'il faut bien que leurs habitants parent au plus pressé, en cas d'accident ou de maladie, avec leurs propres ressources. Aussi est-il rare que chaque case n'ait pas sa pharmacie complète que l'on renouvelle aux missions les plus voisines, ou bien à Bourail, ou même à Nouméa, lorsque les échanges, les affaires, les ventes des récoltes ou la conduite des troupeaux conduisent les colons dans une de ces villes.

Mortefert eut recours à la pharmacie pour soigner Jordanet. Quelques minutes après, M. de Kérunion entra. Jordanet était si changé depuis sa condamnation, si vieilli, si méconnaissable, que M. de Kérunion ne pouvait le reconnaître. Il fallut que Denis Mortefert prononçât son nom.

Kérunion avait appris par Denis la tentative de suicide sur la "Danaé". Il avait dit à Mortefert :

—J'estime que le pauvre homme était aussi innocent que moi du meurtre de ce fripon de Savenay. Et s'il m'était resté des doutes là-dessus, cette tentative de suicide les enlèverait.

Lorsque Denis lui dit :

—C'est Jordanet... Je l'ai trouvé demi-mort auprès d'une mare, dans la montagne... Ai-je bien fait ?

—Certes, dit vivement Kérunion. Coupable ou non, il nous faut sauver cet homme.

Une fièvre terrible s'était emparée de l'évadé. Il fut pendant plusieurs jours en danger. Mais ce tempérament de fer, peut-être aussi l'espérance suprême qui devait survivre au fond de ce cœur, eurent raison de la maladie. Lorsque la connaissance lui revint, à plusieurs reprises son regard surpris s'arrêta tantôt sur Denis, tantôt sur Kérunion. Evidemment leurs traits lui rappelaient quelque lointain souvenir.

—Ne vous fatiguez pas, dit Kérunion. Plus tard, plus tard ! Et surtout, n'ayez plus aucune crainte. Vous êtes sauvé.

Ce qui le guérit, et le guérit vite contre toute attente, ce fut la certitude de ne plus retomber entre les mains des surveillants. Quand il put parler, quand il se leva, il remercia ses bienfaiteurs, les larmes aux yeux.

—Ainsi, dit Mortefert, vous ne me reconnaissez pas !

—Excusez-moi, monsieur, j'ai été si affaibli par toutes ces souffrances : par toutes ces misères, depuis ma condamnation... Où vous ai-je vu ? Je ne sais plus.

—C'est moi qui vous ai tiré de l'eau, sur la "Danaé".

—Oui, je me rappelle à présent. Ah ! monsieur ! monsieur !

Et Jordanet embrassait les mains de Mortefert.

Et moi, Jordanet, dit M. de Kérunion, regardez-moi donc plus attentivement ?

Jordanet resta longtemps silencieux. Un travail se faisait dans son esprit. Puis, tout à coup, il dit, avec un cri étouffé :

—M. de Kérunion !

—Oui, moi, mon pauvre garçon !

—Ah ! monsieur, vous avez été heureux, vous du moins. Ils ont reconnu votre innocence, il vous ont épargné, tandis que moi...

—Et je n'oublierai jamais, Jordanet, que si je n'ai pas été victime d'une erreur, comme je suis certain que vous l'êtes vous-même, je n'oublierai jamais que c'est à vous que je le dois, plus qu'à tout autre. C'est vous, en effet, grâce à votre déposition, qui avez écarté toute accusation possible, puisque caché dans le cabinet du baron, vous m'aviez vu entrer et vous m'aviez vu sortir. Peut-être, si vous vous étiez tu, aurais-je partagé votre mauvaise fortune, mon pauvre Jordanet.

—Je ne pouvais me taire. Mon devoir était de dire la vérité.

—Celle-ci vous a coûté cher.

—J'en suis récompensé aujourd'hui, car, sans vous, je serais mort !

—Pour ce qui est de cela, fit Mortefert en riant, soyez-en certain.

M. de Kérunion fit raconter à Jordanet sa vie depuis sa condamnation. Lorsque ce dernier eut terminé son récit :

—Vous resterez auprès de nous, lui dit-il, aussi longtemps qu'il le faudra pour réparer vos forces. Et quand vous serez prêt à partir je vous faciliterai tous les moyens pour passer en Australie. Nous ne sommes malheureusement pas bien riches et je ne pourrai pas vous donner grand-chose ; pourtant je garnirai votre portemonnaie de façon que vous puissiez attendre, en Australie, à Sydney ou ailleurs, l'occasion de passer en Europe. Là vous vous débrouillerez, mais je suppose que vous n'avez pas l'intention de rentrer en France !

Jordanet appuya la main sur son front. Pendant près d'une minute il demeura ainsi, pensif, recueilli.

—Pardonnez-moi, M. de Kérunion, dit-il. C'est en France que je vais, que je veux aller.

—Malgré tous les dangers qui vous y attendent ?

—Malgré tout.

—Vous n'y serez pas depuis six mois que votre présence sera signalée, et avant qu'il soit un an, on vous aura renvoyé en Calédonie... Rentrer en France, c'est courir au-devant d'une arrestation.

—Et cependant il le faut, oui, il le faut. Je suis innocent, M. de Kérunion, et je ne suis pas seul à supporter le fardeau de la condamnation qui m'a frappé. J'ai une femme, quatre enfants. Je ne veux pas mourir déshonoré. Je ne veux pas que pendant toute une longue vie, mes fils restent les fils d'un forçat. J'ai beau être innocent ; au yeux de tous, puisque je suis condamné, je suis coupable. Eh bien ! je tiens à prouver mon innocence, à épargner de pareilles hontes à mes enfants.

—Du moins, avez-vous quelque indice ?

Les yeux de Jordanet brillèrent.

—Oui, monsieur, un indice très grave... presque une certitude. Sans savoir quel est le vrai coupable, je crois avoir deviné d'où vient le crime. Alors, c'est dans un cercle très restreint que je vais chercher. Et il faudrait être bien malheureux et bien maladroit pour ne point trouver.

—Je ne vous demande pas votre secret, mon ami, cependant, le jour où vous aurez découvert la vérité, le jour où l'on saura que, des deux accusés, ni l'un ni l'autre n'était coupable, ni l'acquitté, ni le condamné, ce jour-là, Jordanet, il n'y aura pas seulement une grande joie dans votre cœur, mais votre joie passera les mers, franchira le monde, et sera partagée, ici, en cette solitude, par celui qui fut, pendant quelque temps, le compagnon de votre déshonneur.

Les deux hommes se pressèrent les mains avec effusion. Jordanet resta une quinzaine de jours à la station. Il lui fallait ce temps pour se remettre.

Il vécut de la vie des colons. Il les suivait dans leurs travaux, autant que ses forces le lui permettaient.

Lorsque Jordanet fut complètement rétabli, M. de Kérunion lui dit :

—Voici le moment de partir. Vous êtes redevenu robuste et en état de fournir des étapes fatigantes. Seulement, comme vous pourriez vous perdre et que je ne veux pas vous laisser affronter une seconde fois les dangers auxquels vous avez échappé, vous serez accompagné de deux Canaques qui vous guideront dans la brousse et qui emporteront des vivres. Vous traverserez l'île jusqu'à la côte de la pointe Nord. Par mes soins, un bateau à voiles, le "Kembla" dont le capitaine m'a des obligations, vous attend là où mes Canaques vous conduiront, à l'extrémité même de la presqu'île de Poume. Ces Canaques appartiennent à la tribu des Néréma, qui peuplent la presqu'île. Le "Kembla" doit faire voile pour les Nouvelles-Hébrides, qui ne sont guère qu'à vingt-cinq lieues seulement de la Pointe Nord calédonienne. Des Nouvelles-Hébrides, le "Kembla" ira vous débarquer en Australie. Vous aurez besoin d'argent. Voici un chèque de mille francs sur la banque Stephenon. Je ne puis vous donner davantage. Vous connaissez notre existence, nous vivons un peu au jour le jour.

Jordanet avait le cœur trop gros pour pouvoir répondre. Il eût éclaté en sanglots, s'il avait voulu parler. Il fit ses préparatifs de départ. Le lendemain, au lever du soleil, il se mettait en route.

XLIX

La Chasse Recomence

L'évasion de Jordanet avait fait grand bruit à la colonie de Bourail. Les circonstances dramatiques au milieu desquelles s'était accomplie cette évasion avaient préoccupé beaucoup les esprits. Et le pauvre Jordanet n'était pas loin de passer pour le plus misérable des hommes et le plus dangereux bandit du pénitencier.

Les recherches de la gendarmerie, dans les environs et même jusqu'à Gomen, n'avaient abouti à aucun résultat. L'opinion générale, à Bourail, était que Jordanet périrait dans sa tentative d'évasion. En effet, Jordanet n'avait pas d'argent. Donc, c'était un homme perdu, condamné à mourir de faim ou à servir de déjeuner aux Canaques anthropophages.

Mascarot partageait cette conviction. Mais il n'envisageait pourtant pas sans une certaine anxiété le moment où il se retrouverait devant Gérard de Savenay et où il lui faudrait expliquer l'insuccès de cette évasion.

On se rappelle que Gérard, en prenant congé de Mascarot, lui avait donné rendez-vous à Sydney. Il attendait, avec son yacht, sur la côte orientale, près du cap Tuo, en face la Mission. Mais il